

Le Cercle de Thor

MANFRED KAHN

À la DGSE, on ne cherche
pas la vérité. On apprend
à faire sans elle.

LE CERCLE DE THOR

MANFRED KAHN

LE CERCLE DE THOR

ROMAN

la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou
contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 9782385532154

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Aujourd'hui, nous ne savons pas qui est l'ennemi, en tout cas nous ne savons pas où il est et nous n'avons pas la moindre idée de ce qu'il veut.

Robert Littell – *Le Figaro*, 21 octobre 2009

Peu avant son exécution, Eichmann demandera en effet à son frère resté en Allemagne de s'informer de la conception de Heidegger relative à la mort et aux derniers rites. Pourquoi a-t-il pensé dans ces circonstances à l'auteur d'Être et Temps ? En quoi celui-ci représentait-il à ses yeux, au moment d'être exécuté pour sa participation à la destruction des Juifs d'Europe, une autorité sur la question du rapport à la mort ?

Emmanuel Faye – *Revue d'histoire de la Shoah*
(207/oct. 2017)

PROLOGUE

11 septembre 1969

À quoi pensait le vieil homme la tête baissée devant le paysage bucolique qui s'étalait devant lui ? Après le petit déjeuner animé avec ses hôtes, il était sorti de l'hôtel pour prendre un bain de beauté et respirer cette douceur mêlée d'odeur de menthe et de lavande. Il s'était éloigné. Il leur avait parlé de la couleur chez Cézanne qui était avènement de la parole poétique, ils l'écoutaient religieusement mais il savait que leur connaissance de l'allemand ne leur permettait pas d'apprécier ce que *lui* faisait à la couleur de cette langue. Il s'en moquait, il était vieux, il allait avoir quatre-vingts ans les jours qui suivaient. Il leva les yeux ; la lumière, sa dureté, liait à jamais la Provence à la Grèce présocratique et en cela elle était tragique.

Les lavandes avaient été coupées, la terre était brune, couchée sous la lumière éclatante, le feu des parfums couvrait encore dans son cœur de vieillard. Tout à l'heure il leur parlera d'Héraclite et de Parménide, assis en cercle sous l'ombre des arbres, pendant le déjeuner il parlera de l'*Estre*, pendant la promenade de l'après-midi le long des chemins ou sur les bords caressants de la Sorgue, il répondra à leurs questions sur la modernité.

C'est la troisième année qu'il vient dans ce village de Provence donner un séminaire. Il est vieux, il est fatigué, appuyé contre un très ancien mur dans son costume étriqué, le visage tombant sur le col de sa chemise serré par une cravate à pois. Il ressemble à un vieux paysan souabe endimanché qui au sortir de l'office discute avec son voisin le prix du stère de bois ; le visage baissé pour ne pas montrer le mépris dans ses yeux noirs et durs, la petite brosse de sa moustache dissimulant la mollesse de sa lèvre. Il baisse la tête devant la magnificence de cette nature qui ressemble à un jardin brossé par un peintre. Un philosophe juif a dit de lui en 1945 qu'il était le diable et qu'il fallait le tenir à l'écart de l'université, pourtant ce sont les meilleurs éléments de l'université française qui l'accueillent ici. Il sait les rassurer comme il avait rassuré les paysans de son village natal en 1944, en leur disant que les bombes n'étaient dangereuses que lorsqu'elles n'explosaient pas : seule la destruction peut amener au nouveau commencement.

Il est leur prisonnier, depuis le 22 avril 1945 quand les forces d'occupation françaises étaient entrées dans sa ville de Fribourg-en-Brisgau, ruinée par les bombardements. Ils avaient réquisitionné sa maison, confisqué sa bibliothèque, ils l'avaient même envoyé avec une pelle dans les rues de sa ville nettoyer les gravats. Il s'était révolté contre cette atteinte à sa personne et son travail, se voyant diffamé devant sa ville et devant l'opinion internationale, jurant qu'il n'avait jamais détenu de fonction dans le parti.

L'humiliation et la dépression l'avaient conduit à l'hôpital psychiatrique de son ami Freiherr von Gebtsattel alors que Königsberg devenait Kaliningrad, que les régions à l'est de l'Oder et de la Neiße passaient à la Pologne. Et pendant que les Allemands prenaient en masse la route de l'exil, lui continuait

dans le repos et les promenades à écrire, affermir sa pensée malgré la terreur de la presse mondiale, la duplicité de ses compatriotes qui trahissaient leur mission métaphysique.

Sa pensée couvait comme un feu de tourbe piétiné par la marche irréflichtie des vainqueurs. Ceux-là mêmes qui avaient voulu le juger n'osaient pas regarder le néant qu'ils avaient créé, fascinés par ce qui allait devenir une prophétie. Et dans leur angoisse, leur impuissance, leur ignorance, l'*Ereignis*, « l'Évènement » arriva : ils l'appelèrent, vinrent le chercher ; les Français furent les premiers.

Polémós démon de la guerre, écrit Héraclite, est père de tout, roi de tout, c'est lui qui fait apparaître les uns dieux, les autres hommes, et qui révèle les uns esclaves, les autres libres. Il était Polémós, ses hôtes ignoraient que la guerre ne finit jamais, elle abandonne les corps pour occuper les âmes.

Il entendit les pierres rouler dans le chemin. C'était Fédier, le prof parisien qui traduisait ses écrits depuis plus de dix ans, il montait vers lui accompagné d'une jeune fille blonde. Lui et son maître Beaufret l'avaient imposé à l'université française, ils fabriquaient des livres qu'il n'aurait jamais écrits, avec ses cours, ses conférences, des notes absconses écrites sur un bout de table qu'ils recevaient comme un trésor. C'était Fédier qui avait organisé ces séminaires pour transmettre sa pensée à la jeune relève philosophique.

– *Herr Professor !* Monsieur Heidegger !

Ils montaient vers lui, respectueux, intimidés par l'ombre noire qu'il faisait sur le mur brûlé de soleil. Bientôt il leur donnerait son œuvre secrète qu'il avait composée malgré la putain Weimar, l'aigle nazi et cette décomposition qu'ils appelaient Guerre froide. Ils ne savaient rien. Bientôt cette œuvre les délivrerait de la prison mentale qu'ils s'étaient créée.

Fédier lui serra la main. Lui regardait la jeune fille blonde mutique que la lumière consumait comme une vasque sacrée. Elle était très jeune, il pensait qu'elle s'appelait Barbara, il aurait voulu sucer sa vie et sa beauté comme une goule, il enfonça ses petits yeux noirs en elle jusqu'à effleurer l'*Estre* qui l'envoûtait. Il sourit à demi, elle ne l'oublierait jamais.

Fédier écarta les bras comme pour enlacer le village qui se serrait dans l'étreinte des arbres et du soleil.

– Cher professeur Heidegger, le village de Thor est honoré de vous accueillir et impatient de vous entendre ce matin.

Il passa familièrement son bras sous le bras du vieil homme qui se raidit et lui fit un sourire onctueux.

– Vos invités vous attendent assis en cercle sous les arbres. Ils sont si curieux et déjà impressionnés par ce que vous allez leur dire. Barbara, très émue, m'a dit en montant que c'était maintenant votre cercle ; le cercle de Thor.

UNE CHAMBRE À SOI

13 octobre 2018

Jeanne jeta un coup d'œil à l'horloge et quitta la réunion. La plupart des directeurs étaient représentés par leurs adjoints, seul le directeur de l'Administration était là. Ils discutaient du rapport de la Commission des lois sur l'encadrement juridique des services de renseignement. Le préfet allait faire état au directeur de cabinet du ministre de leurs réactions au rapport des parlementaires. Il n'avait pas spécialement apprécié l'intervention de Jeanne qui réclamait un durcissement du contrôle de la presse ; le besoin de transparence avait ses limites.

– Les choses changent, Jeanne, avait dit le directeur.

– Monsieur, comme la plupart d'entre nous, je n'ai cessé de franchir la ligne blanche au cours de mes fonctions.

Jeanne Doe¹ avança dans le couloir silencieux, portes fermées, éclairage tamisé, un chemin de tapis bleu le traversait. Elle avait de plus en plus de mal avec leurs notions de « nouveau monde » de « culture du renseignement ». Elle savait que ce n'était pas un problème d'ordre intellectuel mais une question d'âge, elle avait soixante ans. Maintenant tout le monde était

1. L'expression John ou Jane Doe est employée par la police anglo-saxonne pour désigner une personne non identifiée ; une personne blessée, inconsciente ou morte qui ne possède aucun papier d'identité.

plus jeune qu'elle et croyait que le monde avait toujours été ce qu'il était maintenant.

Une femme l'attendait devant la porte de son bureau, une chemise cartonnée à la main ; un officier de recherche de son équipe. Elle aussi était jeune, la DGSE avait fait sa révolution copernicienne dans les années quatre-vingt, les militaires historiques avaient fait de la place aux civils, aux femmes et à la jeunesse diplômée. Jeanne avait intégré la Centrale l'année de la chute du mur. Entrée à trente ans, trente ans de service. La femme vint à sa rencontre dans le couloir.

– Jeanne, il faut que je vous voie.

Une barre plissait son front ; une petite tête de hulotte. Juché sur ses jambes minces, son corps avait l'air de vaciller dans un courant d'air.

– Pas maintenant.

– C'est urgent.

– Faites-moi une note. Je vous vois avant le point de vingt heures.

Elle passa son badge et entra dans son bureau. Tout était urgent. La fille avait disparu, Jeanne mit son manteau et déverrouilla son coffre. Elle prit dans un compartiment un trousseau de clefs, une clef USB, et les enfouit dans sa poche. Elle verrouilla la porte, nota dans un carnet le numéro du compteur d'ouverture.

Elle sortit de la caserne à pied et remonta le boulevard Mortier en direction du métro. Il était encore tôt mais il faisait nuit, c'était l'automne. Il n'y avait pas de feuilles mortes qui jonchaient le trottoir, ni beaucoup d'arbres dans cette partie du boulevard ; rien que des hauts murs de pierre hérissés de barbelés, des portes blindées qu'on distinguait à peine des murs et des dizaines de caméras qui ne perdaient pas une

miette de ce qui passait dans la rue. Le boulevard traversait un no man's land qui ressemblait plus à un couvent qu'à une zone militaire : immenses bâtiments où régnaient anonymat, recueillement et silence.

Au bout il y avait plus de lumières et de vie ; des immeubles, le café Au Métro des Lilas et le petit monument Art déco qui permettait d'accéder au métro : un dédale de couloirs et d'escaliers qui vous plongeait immédiatement dans l'insignifiance et l'anonymat. Jeanne fit une station et descendit à Télégraphe. Après un parcours découvert, on plongeait dans la rue de Belleville jusqu'à la République et l'on s'évaporait dans la perpétuelle animation du quartier.

Jeanne descendait tranquillement la rue, elle avait l'air d'une femme quelconque qui allait faire ses courses. Elle n'avait plus besoin de faire des efforts pour disparaître. Elle accentuait instinctivement son côté femme vieillissante sans jamais relâcher son attention. Elle entra dans une boutique de primeurs, fit le tour des étagères en scannant l'extérieur qui ne livrait que des ondes ordinaires. Elle acheta une pomme, sortit de la boutique, traversa la rue et la remonta dans l'autre sens. S'il y avait quelqu'un derrière elle, il était maintenant devant. Elle convoqua la mémoire de ce qu'elle avait observé et la posa comme un filtre sur ce qu'elle voyait pour discerner si quelque chose se chevauchait ou ressortait du mouvement ordinaire. Ce n'était pas le Liban ou Kaboul mais Jeanne avait quelque chose à faire qui devait être ignoré de ses ennemis et aussi de ses amis si jamais elle en avait.

Elle avait laissé son téléphone dans son tiroir pour qu'il ne borne pas à cette heure et sur son parcours. Elle n'avait pas de sac ni de papiers ; juste un trousseau de clefs, un ticket de métro, trois billets de vingt euros et une clef USB qui ne parlerait pas.

Si on trouvait son cadavre dans une ruelle, tout s'arrêterait là. Il n'était pas question de ça et il n'y avait aucune raison présente pour qu'on la suive mais son expérience lui avait appris qu'on ne savait jamais *quand* et *où* les choses commençaient.

Quand elle fut raisonnablement sûre que tout était normal, elle marcha le long de la file de voitures pour trouver un taxi qui descendrait la rue. Elle en vit un à la lumière verte, coincé à un carrefour. Le chauffeur lui fit signe de monter et elle s'engouffra à l'arrière juste avant que la voiture se glisse dans un trou et soit happée par la circulation. Elle dit au chauffeur qu'elle allait dans le V^e derrière la place Maubert et se mit à manger la pomme qu'elle avait achetée. Elle regardait mollement dehors, la radio diffusait une musique de bastringue. Tout n'était que complexité et simultanéité ; cette rue dite de Belleville n'était qu'un couloir qui fonçait vers l'infini.

Elle fit arrêter le taxi boulevard Saint-Germain, derrière l'église Saint-Nicollas-du-Chardonnet et prit la petite rue sur le côté. Elle avait étudié l'emplacement des caméras de surveillance du quartier et choisi un itinéraire où elle passerait inaperçue. Les portes de l'église étaient grandes ouvertes sur une obscurité rebutante trouée de lueurs de cierges et de bougies.

L'homme chez qui elle se rendait était mort la veille. Sa messe de funérailles serait dite ici par une assemblée clairsemée, l'homme ne déchaînait pas des vagues de sympathie, l'endroit non plus. Jeanne se souvenait d'une messe en latin où l'homme l'avait entraînée alors qu'elle s'apprêtait à partir en poste à Kaboul. Elle avait eu droit à une cérémonie grandiloquente où se pressait tout le gratin négationniste et nationaliste français. Mais c'était le réseau de cet homme ; une longue tradition de compromissions pour le pays.

Elle atteignit la rue Monge et s'arrêta devant une porte

cochère qu'elle ouvrit avec le badge du trousseau qu'elle avait emporté. Elle n'alluma pas, monta deux étages, déverrouilla l'une des deux portes du palier. Elle connaissait l'endroit, elle y était venue à plusieurs reprises, l'homme vivait là depuis son retour du Moyen-Orient.

L'appartement sentait le renfermé, la lueur qui montait de la cour de l'immeuble et des fenêtres sur la rue lui donnait suffisamment de lumière. C'était un petit logement composé d'une cuisine, d'une chambre et de deux pièces en enfilade. Un couloir le traversait, encombré d'étagères surchargées de livres et de dossiers soigneusement étiquetés. L'homme vivait dans les deux pièces sur la rue ; un séjour avec des cadres sur le mur, des photos de lieux et de gens qui avaient rempli sa vie aventureuse, et un bureau aux murs couverts de cartes annotées, surli-gnées, certaines si anciennes et si souvent consultées qu'elles portaient en morceaux.

Jeanne s'était arrêtée entre les deux pièces en regardant un verre à whisky unique et solitaire posé sur le chêne usé de la table. Elle pensait aux heures qu'ils avaient passées dans cette pièce, à boire et à parler. Il avait été son mentor ; son expérience, ses capacités d'analyse, la fascinaient. Il avait été le premier à lui dire, avant son départ pour Kaboul, que dans le borbier afghan une troisième voie allait surgir entre les forces islamiques de Massoud et les talibans, qui changerait la donne pour le monde entier :

Qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Après les Russes, ce sera les Américains. D'une façon ou d'une autre, c'est inévitable.

Il s'appelait Barthoux-Texier. Texier était son vrai nom, Barthoux un alias. Il avait pratiquement toujours travaillé sous couverture ; tout le monde l'appelait Bartex. Jeanne l'avait connu en 1996 au Liban. C'était l'un des rares officiers du

service Action qu'elle avait rencontrés depuis qu'elle travaillait aux Services, il était issu de l'armée. À l'époque, elle ignorait ce qu'il faisait, elle savait seulement que c'était un clandestin.

Bartex avait été son amant durant sa mission au Liban. C'était pendant l'opération Raisins de la colère des Israéliens qui bombardaient les forces du Hezbollah. Il aurait eu soixante ans avec elle à la fin de l'année mais deux jours auparavant, son fils avait appelé Jeanne pour lui dire que son père avait fait un infarctus dans la rue, qu'il était à l'hôpital et qu'il désirait la voir.

Elle entra dans le bureau, il y régnait une forte odeur de tabac et une lampe était encore allumée sur la table métallique. La chaise était repoussée en arrière, Bartex semblait avoir quitté l'endroit à l'instant. D'après ce qu'avait dit son fils, il était descendu acheter des cigarettes, il avait traversé la rue pour se rendre dans le tabac en face et s'était écroulé sur le trottoir. Les secours étaient arrivés immédiatement, son cœur s'était arrêté. Il était mort lorsque le jeune pompier s'était penché sur lui mais l'homme avait arraché sa chemise et lui avait pratiqué un violent massage cardiaque. Le cœur était reparti, il avait ressuscité le vieux soldat. Quand il fut stabilisé, ils l'avaient conduit à l'hôpital Saint-Joseph dans le XIV^e.

Jeanne s'assit à la table, les cartes l'encerclaient; des zones de conflit, des pays déchirés qui luttaient pour leur survie ou pour assurer un pouvoir qui allait asservir des millions de gens. Il y avait une cheminée dont le manteau était décoré d'insignes militaires, d'écussons brodés aux armes d'unités et de régiments français. La table devant laquelle elle était assise était un bureau de l'armée d'un vert kaki marqué de griffures et de coups, du genre qu'on débarquait sans ménagement d'un

Transall pour l'installer sous la tente d'une unité opérationnelle. La pièce ressemblait au poste d'un officier de renseignement de groupements tactiques.

Qu'est-ce que fichait une cellule *rens* au beau milieu du Quartier latin ?

Jeanne ouvrit les tiroirs du bureau, souleva les dossiers qui s'y empilaient et trouva dans le tiroir central ce qu'elle cherchait sous un vieil exemplaire du *Figaro* : un HK USP 9 mm Parabellum, le pistolet semi-automatique en usage dans les forces spéciales. Elle le sortit du tiroir, pressa le levier d'éjection qui libéra le chargeur : armé jusqu'à la gueule, sécurité verrouillée ; Bartex était en opération. Elle réenclencha le chargeur et remit l'arme à sa place.

Des strates de papiers, de livres couvraient la table. Des piles de notes manuscrites soigneusement datées et réparties en petits tas égaux ; une sorte de journal à l'écriture minuscule et griffée. Le matériel informatique était neuf et puissant : grosse unité centrale sur le plancher, écran de 40 pouces pour analyser les cartes et les photos, scanner et imprimante. Elle aurait adoré jeter un coup d'œil à son portable mais il l'avait pris quand il était sorti et il était resté dans son placard à l'hôpital. Bartex travaillait un dossier et il travaillait dur.

Il manquait quelque chose dans le bureau : des médailles, des citations pour services rendus. Bartex avait accompli au cours de sa carrière beaucoup de choses dont personne n'entendrait jamais parler. C'était la règle ; il avait servi dans l'anonymat et n'en avait tiré ni fortune, ni gloire. Mais le renseignement était sa vie, on n'en sortait jamais complètement. Bartex avait toujours été un clandestin et il avait continué dans la clandestinité.

Elle déplaça délicatement les dossiers sur la table, les feuilleta et les remit exactement à leur place. Elle se fia à sa mémoire

et à sa minutie. Elle n'eut pas besoin de fouiller longtemps, le dossier qu'elle cherchait était posé ouvert sous les piles de notes manuscrites qui tenaient lieu de journal de bord. Bartex devait le mettre à jour quotidiennement avec ses références manuscrites. Elle prit le dossier, le ferma et le posa sur le sol.

Bartex continuait à surveiller, analyser, décrypter avec les outils qui lui restaient : son intelligence programmée au doute, son expérience et les innombrables réseaux qu'il avait tissés et infiltrés durant sa carrière.

Jeanne faisait partie de ses réseaux et elle avait cessé de le voir parce qu'il devenait dangereux. Elle s'était vite rendu compte qu'il surveillait maintenant ceux pour qui il avait travaillé toute sa vie et qu'il essayait de faire d'elle une de ses sources. Elle l'avait effacé de son existence et depuis des années elle n'en avait plus entendu parler, jusqu'au message de son fils.

Elle avait été surprise de cet appel, Bartex avait très bien compris pourquoi elle l'avait mis à l'écart, il ne s'était plus jamais manifesté. S'il l'appelait maintenant, c'était parce qu'il savait que c'était la fin.

Quand elle était arrivée à l'hôpital, elle avait trouvé le fils de Bartex en discussion avec un médecin dans le couloir, devant la porte de la chambre qu'on lui avait indiquée. Elle ne le connaissait pas, elle lui serra la main et se présenta. C'était un homme d'une trentaine d'années, enveloppé et barbu, vêtu d'un jean et d'un blouson de cuir, un sac à dos à l'épaule et un casque de motard à la main. Elle savait qu'il travaillait pour une ONG qui mettait en place des programmes de développement. Quand elle lui demanda des nouvelles de son père, il secoua négativement la tête. Elle se tourna vers le médecin.

– C'est un homme usé, dit le médecin. Son cœur ne tient qu'à un fil. Il a subi trois opérations par le passé. Il a très bien répondu au traitement d'urgence mais il est dans un état sérieux, son pronostic vital est engagé.

– Merci d'être venue. Je crains que mon père n'ait plus toute sa tête, il est sorti très anxieux et angoissé de son attaque, il ne sait plus trop où il est.

Elle le reconnut à peine lorsqu'elle entra dans la chambre. Il avait les yeux clos, respirait doucement la bouche ouverte. Son visage était gris, ses joues creuses collées à ses os. Son corps était raide sous le drap, amaigri, des perfs et des électrodes le reliaient aux machines. Elle prit sa main abandonnée sur le drap.

– Jeanne...

– Je suis là.

– Jeanne...

Il avait l'air effaré. Il tourna la tête vers elle et serra sa main.

– Jeanne, je suis foutu... Je les ai vus, j'ai vu les dieux. Ils m'ont ramené, je ne sais plus où je suis.

– Tout va bien Bartex, tu vas te remettre.

– Jeanne, il faut que je te dise quelque chose.

Il déglutit, se redressa avec difficulté, tira sur la main de Jeanne pour l'approcher de lui.

– J'ai laissé un dossier sur mon bureau. Il ne faut pas qu'ils le trouvent, il ne faut pas que mon fils le trouve.

– Quel dossier ? Un dossier sur quoi ?

– Un dossier dangereux. Je traque les dieux depuis des années. C'est du poison. Jeanne, il faut que tu ailles faire le ménage.

– Dans quoi t'es-tu fourré ?

– Un dossier numéroté FPO90 avec des liens partout dans mes fichiers. Il faut que tu nettoies tout, Jeanne, que tu fasses le ménage.

Il dressait la tête, s'essouffait, les yeux lavés.

– Calme-toi Bartex. Je t'aiderai si tu as besoin.

– Je suis foutu. Prends les clefs dans le tiroir. Sois prudente, fais le ménage et désinfecte-toi. Tu te souviens du Liban ?

– Oui, je m'en souviens.

Sa tête retomba sur l'oreiller, il ferma les yeux, ouvrit la bouche pour reprendre son souffle.

– Alors fais-le pour moi. Tu te souviens de la planque rue de Damas, du temps que nous y avons passé en écoutant le bruit des explosions ?

– Oui, je me souviens.

– C'est bien.

Il ne dit plus rien, il semblait dormir, sa main serrée dans celle de Jeanne.

Elle resta un moment à le veiller, à le regarder dériver dans une somnolence qui l'emportait loin d'elle. Elle pensait au Liban, à la femme qu'elle était alors, qui n'existait plus. Elle détacha sa main de la sienne comme si elle se débranchait d'une machine ancienne, se leva, prit le trousseau de clefs dans le tiroir de la table de nuit et sortit. Le lendemain le fils l'avait appelée pour lui dire que son père était mort dans la nuit.

Jeanne regarda le dossier à ses pieds, la couverture marquée du code FPO90 + ∞ , cela voulait dire quelque chose. À la Boîte tous les codes ouvraient une chaîne ininterrompue de références et de secrets. Ceux de Bartex devaient être suffisamment sensibles et menaçants pour qu'il conserve une arme chargée dans son bureau.

Elle appuya sur le clavier de l'ordinateur, l'écran s'alluma et réclama un mot de passe. Elle força l'arrêt, l'écran s'éteignit.

Elle sortit de la poche de son manteau la clef USB et la ficha dans l'unité centrale. La clef contenait une cinquantaine de photos de paysages et de scènes de famille tirées de magazines. L'une de ces photos permettait de lancer un programme qui écraserait définitivement tout le contenu de l'ordinateur. Jeanne ralluma la machine, la clef accéda directement au noyau NT de Windows avant le lancement de la base de registre. Une petite fenêtre s'ouvrit sur l'écran, une liste de fichiers s'afficha. Elle sélectionna le programme et le lança : une barre lumineuse avança en même temps que défilaient à une vitesse vertigineuse des centaines de fichiers. Il fallut plusieurs minutes au programme pour calciner les données de la machine. Jeanne eut une pensée émue à la mémoire de Bartex qu'elle était en train d'effacer.

La barre lumineuse disparut, le mot *done* s'afficha. Jeanne éteignit l'ordinateur et retira la clef. Quand le fils de Bartex l'allumerait, il ne verrait plus qu'un écran noir et un tiret clignotant. Il aurait assez à faire dans le labyrinthe des souvenirs de son père, classés et archivés dans les dossiers du couloir, son fantôme ne le hanterait pas. Il fallait qu'elle rejette le dossier dans le néant d'où Bartex l'avait sorti. Elle le ramassa et l'ouvrit.

Il y avait une liste de codes incompréhensibles dans lesquels on reconnaissait des dates qui s'étaient de 1990 jusqu'à 2018. En tête de cette liste la date du 15 janvier 1990. Les codes pouvaient être simplement des noms de fichiers dans l'ordinateur de Bartex, dans ce cas ils étaient perdus. Il y avait une centaine de codes, dans certains les dates étaient remplacées par des lettres qui pouvaient être des initiales. La dernière feuille montrait simplement des dates, toutes récentes, qui correspondaient au dernier jour de chaque mois.

Jeanne n'avait aucune idée de ce que cela pouvait représenter

mais Bartex avait dit que c'était un dossier dangereux, *du poison*, et il avait une arme chargée dans son tiroir. Elle se demanda un instant s'il pouvait y avoir quelque chose de bizarre dans la mort de Bartex. Mais son passé n'était plus celui de Jeanne, elle allait sortir de là comme elle était venue, sur la pointe des pieds.

Elle roulait le dossier pour le mettre dans sa poche lorsqu'elle vit sur l'envers de la couverture un texte manuscrit.

C'était un poème.

Elle reconnut l'écriture griffée de Bartex, qui montrait l'impatience de celui pour qui la main va moins vite que le cerveau.

Il y avait un titre : *Les Ténèbres*, mais pas de nom d'auteur.

*Je suis comme un peintre, qu'un Dieu moqueur
Condamne à peindre, hélas ! sur des ténèbres ;
Où, cuisinier aux appétits funèbres,
Je fais bouillir et je mange mon cœur,*

*Par instants brille, et s'allonge, et s'étale
Un spectre fait de grâce et de splendeur.
À sa rêveuse allure orientale,
Quand il atteint sa totale grandeur,
Je reconnais ma belle visiteuse :
C'est Elle ! Noire et pourtant lumineuse.*

Jeanne ne connaissait pas ce poème mais comprit tout de suite qu'il s'adressait à elle. Il savait qu'elle allait trouver le poème en fouillant chez lui ; il lui envoyait un message.

De grâce et de splendeur, sa rêveuse allure orientale... C'étaient les mots qu'il employait lorsqu'elle allait le rejoindre dans la planque de la rue de Damas. Sa *belle visiteuse*...

Elle le rejoignait tous les jours dans la planque où ils

attendaient les résultats des efforts du ministre des Affaires étrangères qui faisait la navette entre Beyrouth, Tel-Aviv, Damas et Le Caire pour obtenir un cessez-le-feu. C'est Bartex qui portait les messages officieux pendant que le ministre rencontrait les belligérants. Jeanne lui apportait les derniers développements, ils travaillaient dans l'ombre, hors de l'ambassade ; les Américains voulaient tenir la France à l'écart. Ils passaient des jours et des nuits à attendre un signal, une confirmation. Puis Bartex allait au cœur de la fournaise rendre compte de ce qui ne pouvait être dit. Il était là depuis longtemps, elle était arrivée avec les bagages du ministre. Ce que faisait Bartex n'existait pas et ce qu'ils avaient fait dans le bruit des bombes qui détruisaient les routes, les ponts et les centrales électriques au bord de la ville, n'existait pas non plus.

Il l'appelait *sa belle visiteuse* et trouvait qu'elle avait des *allures orientales* avec sa chevelure noire défilée sur sa poitrine blanche. Il parlait de sa *grâce* comme d'une allégorie religieuse.

Jeanne relut le poème. Le cuisinier qui faisait bouillir et mangeait son cœur, le peintre que Dieu condamnait à peindre sur les ténèbres, c'était lui.

Espèce de salopard. Il lui transmettait son dossier empoisonné, il lui forçait la main au nom d'un passé disparu. *Espèce de salopard, la belle Jeanne aux cheveux noirs torsadés n'existe plus.*

Elle sentait la manipulation, Bartex était dangereux. En relisant le poème une troisième fois, elle commença à comprendre où il voulait en venir. Il parlait de spectre, Bartex était conscient que le passé était mort. Il ne faisait pas appel à la Jeanne du Liban mais à celle qui *atteint sa totale grandeur ; noire et pourtant lumineuse* : trente ans au service du pouvoir, des secrets, des responsabilités. Il avait des renseignements et il ne voulait pas

qu'ils tombent dans n'importe quelles mains. Il les mettait à sa disposition sachant que c'était son métier de *savoir*, et sa *responsabilité* de ne jamais détourner les yeux.

En l'état, le dossier ne signifiait rien, la première clef était le poème. S'il avait des liens avec le contenu de l'ordinateur, ils n'existaient plus. Elle se rendit compte qu'en effaçant la mémoire de la machine, elle avait fait un premier pas dans les plans de Bartex. La règle du travail de clandestin : faire agir sans jamais se montrer. Elle fouilla dans les tiroirs du bureau, trouva une enveloppe, y glissa le dossier et quitta le bureau.

Elle posa les clefs de l'appartement au milieu de stylos et de clefs de voiture dans un vide-poche sur la table et regagna l'entrée. Elle respira l'ombre et la poussière du couloir en regardant les dossiers alignés sur les étagères et dit adieu à l'homme qu'on appelait Bartex.

L'escalier était vide, elle tira la porte et descendit sans bruit. Dans le hall, elle noua son écharpe autour de sa tête et mit des lunettes fumées.

La rue était froide et lumineuse, des voitures patientaient au carrefour. Les passants se découpèrent sur les vitrines aux couleurs chaudes. Le bruit de la rue et des voix lui rendit son insignifiance. Avec son fichu coloré, Jeanne ressemblait à une Baba Yaga engourdie. Elle savait qu'elle ne pourrait échapper aux caméras de surveillance de la poste qui se trouvait au bas de la rue.

Elle fit la queue au guichet, donna l'enveloppe à l'employée. Elle avait mis une adresse d'expéditeur bidon et se fit envoyer le dossier en recommandé avec accusé de réception. Il resterait au chaud à la poste tant qu'elle n'irait pas le chercher. Elle ressortit, prit une petite rue qui descendait vers la Seine, ôta

son écharpe et ses lunettes et redevint une femme quelconque à la démarche pressée.

Au bas de la rue, elle trouva un taxi, donna au chauffeur l'adresse de la caserne Mortier.

La première chose que vit Jeanne sur son écran, c'était le mémo que lui avait laissé son officier de recherche. Elle l'ouvrit, il était court, sibyllin : *Une ligne de liaison boucherie halal a été activée par la police*. L'officier n'avait pas envie d'en dire plus, la moindre note était archivée. Jeanne se souvint du trouble de la femme et l'appela.

La jeune femme débarqua immédiatement dans le bureau avec son carnet de notes et s'assit en face de Jeanne. Elle s'appelait Lise, elle dirigeait l'équipe renseignement-recherches qui gérât les sources, l'autre partie de l'équipe de Jeanne était composée d'analystes qui recueillaient et exploitaient l'information avec celle venue de l'étranger. Jeanne dirigeait une cellule opérationnelle du secteur contre-terrorisme au sein de la direction du Renseignement. Elle était particulièrement chargée des menaces dites *projetées* depuis les zones de crise vers le territoire national.

– Dites-moi ce qui se passe, dit-elle sans préambule.

L'officier fit la grimace, posa son bloc sur la table et lissa sa jupe.

– La ligne d'une de nos sources a été activée, c'est François qui a reçu l'appel. Mais ce n'était pas la source, c'étaient les

flics... François est venu me prévenir. Je suis allée aux services techniques et j'ai fait désactiver la ligne. Ils ne remonteront pas jusqu'à nous. On en est là.

– Comment c'est possible ?

– François a fouillé un peu, il est passé par nos relais, c'est sordide : la source a été retrouvée morte dans une voiture volée sur les berges du canal de l'Ourcq par un joggeur à l'aube, ce matin. Elle a été frappée, violée, et tuée de plusieurs coups de couteau. Elle était à moitié nue, elle avait juste ses papiers dans un sac à main vide. Les flics ont trouvé la carte de la boucherie halal, en boule dans sa bouche. Ils ont appelé.

– C'est François qui traitait la source ?

– Oui.

– Allez le chercher.

La femme se leva et sortit du bureau. Jeanne se laissa aller sur son dossier, les bras croisés sur la poitrine. C'était mauvais. Il allait falloir décider très vite si c'était menaçant. C'était une opération qu'elle avait montée, seule la direction était au courant et avait donné son aval. Ce n'était pas seulement l'opération qui était en jeu, mais des vies ; des vies qui ignoraient le danger qui les menaçait.

L'officier revint avec un grand type brun affublé d'énormes lunettes aux verres comme des culs de bouteille : François Ben Messaoud, ses parents pensaient qu'il s'intégrerait mieux dans la société française avec un prénom chrétien. Il parlait tous les dialectes arabes des rives de l'Atlantique à celles du golfe Persique.

– Bien, dit Jeanne. On ne parle pas de cette histoire au point de vingt heures. J'ai besoin de réfléchir. On réunit tout le monde demain à dix heures et on décide de la marche à suivre. Lise, vous informez les gens concernés. François, dis-moi ce que tu as.

– La femme s'appelait Aïcha Boumaza, kabyle, vingt-cinq ans, originaire de Trappes. Un passé de drogue et de prostitution, elle se convertit au salafisme il y a trois ans sous l'influence d'un ami de son frère qu'elle visite avec lui en prison. Quand l'homme sort, il l'épouse. Elle se met à porter le niqab, respecte tous les principes de la foi, ne sort qu'accompagnée par son mari et tient sa maison où il organise des réunions où l'on discute de l'avenir de l'oumma et de l'éducation des enfants. Ça dure quelque temps puis le mari devient violent et se met à la traiter comme une esclave. Il part de plus en plus souvent pour de longs séjours à l'étranger. Quand il revient c'est l'enfer, il lui dit que son passé de pute la rend maudite et qu'elle a des diables dans le corps. Il la frappe et menace de la tuer. Nos agents la récupèrent terrorisée et brutalisée, on la soigne, on la conseille et on la suit, et on commence à l'approcher. Elle répond bien aux sollicitations et on décide de la traiter.

Il lui montre son téléphone où défile un clip où une jeune fille se déhanche sur un air de rap. Une très jolie fille avec du lycra qui lui colle à la peau.

– C'était avant sa mue. Elle traînait avec des dealers dans les boîtes de la Jonquera, elle aimait l'argent. Peu à peu elle a commencé à nous parler. Elle était au milieu d'un réseau qui essaie de monter des écoles confessionnelles. Le mari avait pris quatre ans pour trafic d'armes en lien avec la Belgique, depuis il a créé une association pour l'aide aux devoirs et une autre de visite aux prisonniers musulmans; ils chassent les subventions; même les Américains leur ont donné du fric. J.P. Morgan a investi 30 millions de dollars sur cinq ans en Seine-Saint-Denis... On a commencé à monter avec elle un organigramme de ce réseau, c'est fascinant. Au centre il y a

l'UAM 93², ses liens avec les municipalités et le lobby du vote musulman. Son mari est fiché S11 par la DGSJ depuis son incarcération, niveau de surveillance bas, mais on pense qu'il est piloté depuis l'étranger.

– Quel était le protocole ? demanda Jeanne.

– On lui a créé une ligne avec un numéro sur une fausse carte de boucherie halal, genre « Ô vous les croyants ! Mangez des nourritures licites » comme il en traîne partout. Elle appelait, on la retrouvait dans un endroit dédié. Mais ce matin, c'est les flics de Sevrans qui ont appelé.

– Lise ?

La jeune femme leva le nez de son bloc où elle griffonnait depuis un moment. Elle déchira la page et la posa devant Jeanne sur le bureau : les informations qu'avait données François, les coordonnées du commissariat avec le nom de l'inspecteur chargé de l'enquête, le numéro du dossier de la source où était consigné son parcours, le protocole qui avait été mis en place et les noms et le rôle des agents qui travaillaient dessus.

Lise verrouilla ses yeux pâles dans ceux de Jeanne.

– C'est cinquante-cinquante. Soit elle a été agressée par des voyous, des sauvages qui la violent, lui fourrent la carte *halal* dans la bouche pour l'humilier et la tuent. Soit elle a été repérée par des frères qui la torturent, la font parler et placent la carte dans sa bouche pour nous envoyer un message...

– Elle savait à qui elle avait affaire ?

François secoua négativement la tête.

2. Union des associations musulmanes de Seine-Saint-Denis, créée en 2001. Elle se présente comme une plateforme d'associations musulmanes visant à promouvoir l'islam confessionnel dans le débat public, à véhiculer les valeurs de « l'islam identitaire » mais également à peser dans les débats religieux. (Source : Hérodote)

– Elle pensait être suivie par les services sociaux. On lui faisait croire qu'on essayait de la protéger de son mari.

– Où est-il ?

– Il a pris un vol il y a quinze jours pour Istanbul. Depuis on a perdu sa trace.

– C'est quand même très violent, dit Jeanne. Comment était-elle habillée ?

Lise et l'homme la regardèrent sans comprendre.

– Au moment de son agression. Elle était en tenue salafiste ou en civil ?

– Aucune idée, répondit François.

– Renseignez-vous, ça peut être important. Selon les gens qu'elle devait voir, elle a pu choisir des tenues différentes.

– La voiture a été volée à Saint-Denis, une grosse berline BMW, comme les affectionnent les voyous, dit François.

– Très bien, dit Jeanne. C'est tout pour l'instant. On se voit au point de vingt heures.

Ils sortirent, Jeanne poussa doucement du doigt le papier que lui avait donné Lise puis le remplaça devant elle et le lut et le relut jusqu'à le connaître par cœur.

Le directeur du Renseignement avait convoqué Jeanne deux mois après les attentats du Bataclan, elle était alors attachée à l'état-major de la direction du Renseignement. Son service centralisait les analyses établies par les différents secteurs géographiques et thématiques de la Boîte et rédigeait les notes destinées à l'Élysée, à Matignon, au ministère des Affaires étrangères et à la Défense ; un poste stratégique qui voyait tout ce qui pouvait sortir de la direction du Renseignement. Le DR l'avait reçue dans son bureau en buvant un café qu'il

ne partagea pas. Il lui fit signe de s'asseoir et quand elle vit sur sa table vide un unique dossier avec son nom dessus, elle se dit qu'il allait la dégager parce que quelqu'un, dans les limbes glacés du pouvoir n'avait pas apprécié une de ses notes. Le directeur posa sa tasse et lui dit sans préambule qu'il avait une nouvelle mission pour elle :

– Je lis des dossiers depuis deux mois, je cherche un profil ; je me suis arrêté sur vous. Je sais que vous n'êtes pas appréciée par tout le monde ici, certains pensent que vos méthodes sont datées et vos analyses trop souvent radicales au regard des nouvelles philosophies du renseignement. J'ai regardé votre parcours ; vos affectations à l'étranger vous ont amenée sur des zones de crise où vous avez fait dans des conditions difficiles un excellent travail d'accompagnement de clandestins. Vous avez mis en place des structures, des réseaux d'où on a pu sortir du renseignement brut, du renseignement de guerre. Ces zones de conflit ont vocation à se répandre dans le monde entier. Je voudrais que vous considériez un instant la France, notre pays, comme une de ces zones de guerre asymétrique. Je veux du renseignement brut, du renseignement de guerre. Je voudrais que vous réfléchissiez au moyen de l'obtenir. Dernièrement nos capacités se sont arrêtées à nos frontières comme le nuage de Tchernobyl. C'est terminé. Je peux mettre à votre disposition des fonds et une équipe. Vous aurez la possibilité de choisir vos collaborateurs. Réfléchissez et revenez me voir avec une proposition.

Le rendez-vous avait duré sept minutes et Jeanne n'avait pas dit un mot. Elle retourna dans son bureau en laissant le discours du directeur tourner en boucle dans un coin discret de sa conscience. Ce n'est que le soir, de retour chez elle, qu'elle le ressortit et l'emporta dans sa chambre pour une nuit d'insomnie.

À la direction de la Boîte, les attentats avaient été vécus comme un échec. Quand les armes parlent, les Services ne sont plus là, c'est trop tard ; des gens sont tués et ils l'apprennent comme tout le monde par la télévision. Leur travail était en amont : anticiper, analyser, prévenir et entraver ; tout le monde était sur le pied de guerre et faisait son boulot mais l'alarme n'avait pas été déclenchée. Un commando armé débarque sur le territoire et commet un massacre. Le message est violent : une dizaine d'hommes peuvent attaquer un pays puissant et sécurisé comme la France.

Jeanne se rejoua le discours du directeur. Elle écarta vite l'idée que c'était une manœuvre pour se débarrasser d'elle. Elle n'était pas assez importante pour cela : un rouage dans une énorme machine qui gérait très bien ses déchets. Comme d'habitude, il fallait lire entre les lignes du discours.

Elle se mit au lit avec un bloc de papier, un crayon et son ordinateur portable. Elle écrivit sur son bloc pratiquement mot pour mot le discours que lui avait fait le directeur et l'analysa comme elle le faisait avec les fiches des Services qu'elle transformait en notes pour les décideurs politiques : du renseignement à l'information, de l'information à la recommandation.

Bilan : Le DR veut du renseignement sale obtenu avec des méthodes non orthodoxes et surtout ignorées du pouvoir politique. Le DR veut créer une cellule rens clandestine au milieu des structures en place. Le DR aime son profil : elle n'est pas en odeur de sainteté, si elle fait une connerie ce sera pour sa pomme ; la hiérarchie se désolidariserait immédiatement. Le DR trouve des fonds, elle choisit son équipe, si elle coule c'est elle qui entraînera les autres.

Conclusion: le DR avait l'aval du DG et au moins d'un ministre voyou pour une mission suicide.

Pourquoi toi ?

Jeanne mit en route la machine à mémoire : durant sa jeunesse, la vie ne lui avait rien apporté d'intéressant à part les études. Elle avait des capacités et un bagage impressionnant. À la fin des années quatre-vingt, elle tournait en rond dans le milieu sexiste des assistantes parlementaires lorsqu'un député l'avait propulsée sans le vouloir dans le monde de la défense et du renseignement. Un militaire l'avait recrutée. Elle avait trente ans, elle était mariée, elle venait d'avoir un enfant. Elle était fascinée et brillante et elle avait plongé. Ça avait carbonisé son mariage et ses devoirs de mère.

Au Liban, en Afghanistan et sur tous les terrains hostiles où elle avait servi, elle avait compris que la réalité n'était pas ce qu'elle vivait dans son pays mais ce qui se passait sous ses yeux. La règle c'était la guerre, la sauvagerie du pouvoir, le massacre des innocents. L'emploi de la mort était le meilleur outil de l'histoire. Ce qui se passait dans son pays était une exception ; une intelligence de la paix difficilement conquise qui devait être à tout prix préservée.

Elle ouvrit son ordinateur et se mit à chercher et à lire tous les articles qu'elle trouva sur les attentats. Les Services avaient analysé le déroulé de l'opération mais elle voulait voir le côté civil. Elle lut jusqu'à ce que ses yeux lui brûlent. L'histoire était pleine de trous, il ne restait plus que l'horreur, le sang et la terreur des victimes.

Elle nota pourtant une chose.

Après les massacres les terroristes survivants prennent tranquillement le métro, l'un appelle un ami qui vient le

chercher en voiture de Belgique. À la frontière le tueur explique au flic qui lui demande ses papiers qu'il trouve normal qu'on prenne des précautions. Les autres assassins se cachent au bord d'une autoroute au milieu d'entrepôts d'où l'un appelle sa cousine pour qu'elle lui trouve une planque où il pourra préparer un nouveau massacre dans une crèche et une zone commerciale à la Défense...

Jeanne sortit de son lit comme une somnambule. Elle mit de l'eau à chauffer pour se faire une tasse de thé. Elle regardait fixement la casserole, les pieds nus sur le carrelage, puis elle leva la tête et regarda la pendule : trois heures, l'aiguille des secondes qui courait ; l'heure de l'angoisse et des remises en question. Elle éteignit la plaque électrique, ouvrit un placard d'où elle sortit une bouteille de Talisker et un verre, rafla un paquet de cigarettes dans un tiroir et retourna dans sa chambre. Elle avait compris ce que voulait le DR.

Les tueurs du califat n'étaient pas de ces types précieux des forces spéciales qu'un hélicoptère furtif allait exfiltrer après leur mission. Ils étaient destinés à mourir. Leur formation avait commencé dans les cités, dans la rébellion et la délinquance puis, après leur recrutement, sur le terrain brutal de la guerre. Daesh nous renvoyait des tueurs à qui nous avions appris à lire et à réciter les fables de La Fontaine. Comme les soldats de la mafia, ils étaient destinés à servir et à mourir ; laissés à eux-mêmes, ils retournaient dans leur milieu naturel : la rue, la famille, les amis, la prison.

Les Services étaient taillés pour analyser et traiter des structures à l'échelle d'un État ou d'une organisation complexe, pas des petits délinquants illuminés par Allah.

Le DR veut que tu infiltras la mafia qui s'organise sous nos yeux.

Pourquoi toi ? se demanda Jeanne. Elle se vit dans le miroir de sa chambre avec sa dentelle noire : une femme déjà vieille, insomniaque, les genoux remontés sous la couverture avec une cigarette et un verre de whisky. Elle avait l'air d'une veuve.

C'est ce qu'elle était. Elle avait perdu tous ses maris et ses amants, là-bas, dans le massacre des terrasses et du Bataclan. Ses enfants, ses frères et ses sœurs, ses parents. Ses amis aussi étaient venus se faire tuer.

Elle était seule.

Elle posa délicatement le verre à moitié plein sur le plancher, écrasa la cigarette dans le cendrier. Puis elle éteignit la lumière.

– Endors-toi, ordonna-t-elle.

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITÈ
IMPRESSION

ALICE MARTIN
COMMUNICATION ET COMMERCIAL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2026
IMPRIMÉ EN UE